réalisme foncier, et retour à ce qu'il y avait de vraiment latin dans les origines des jardins de Rome?... Même si la Maison d'Or de Néron, comme H. L'Orange vient de le montrer (*Symbolae Osloenses*, 1943), est la demeure d'un Pantocratôr — mais héliaque plus que dionysiaque, et régnant au centre du mouvement des sphères célestes — elle répondait à coup sûr, au moins en partie, à cette formule.

Nous nous excusons de nous être attardé sur le sous-titre de la thèse : c'est qu'il est question là d'une notion que M. Grimal ne nous semble pas avoir serrée d'assez près. Mais que de belles méditations il nous propose, dans la quatrième Partie de son livre, sur les *jardins et la sensibilité romaine* : le jardin « sensuel », ou « instrument de vie intérieure », ou « reflet d'une culture intellectuelle, morale et religieuse » ; le problème du luxe et le jardin ; le jardin paysage privilégié ! L'étude des principaux auteurs de la littérature latine l'a aidé à confirmer la chronologie des faits qu'il avait reconstitués, scellant pour ainsi dire l'unité de cet ouvrage magistral. Un relevé des représentations peintes de jardins ; une flore, précieuse ; une bibliographie immense et lucide, à travers laquelle se retrouvent à la fois la vaste culture et la clarté qui règnent d'un bout à l'autre de cet ouvrage : voilà bien des raisons encore d'en être comblé. Mais il faut ajouter que ce monument de l'érudition la plus variée et de la pénétration la plus souple, d'ailleurs magnifiquement illustré, est écrit de façon charmante ; par où il sera aussi agréable au lecteur cultivé qu'indispensable à tout homme qui s'occupe de la littérature et de la civilisation latines.

Jean BAYET.

Latin médiéval.

M. HÉLIN, *Littérature d'Occident. Histoire des lettres latines du Moyen Age* (Collection Lebègue, Bruxelles, Office de publicité) : 1943, 84 pages.

Ce petit livre, dédié par l'auteur à la mémoire de son maître, le regretté Paul Faider, fait tenir en 84 pages l'histoire d'un millénaire de littérature (500-1500) ; il résume donc, plus encore que ne l'a fait l'ouvrage du P. de Ghellinck (cf. cette *Revue*, t. XVIII, p. 251), l'état de la science du latin médiéval. Une telle mise au point est la bienvenue dans un domaine encore insuffisamment exploré et que tant de travaux récents ont défriché plutôt que méthodiquement exploité.

Il ne faut pas s'attendre à trouver dans ces pages un tableau complet d'une littérature dont les productions dépassent de beaucoup en abondance celles de la littérature classique ; M. Hélin a choisi de prendre le mot littérature dans son sens le plus étroit, en négligeant « la presque totalité des œuvres historiques, didactiques ou édifiantes qui ne laissent point transparaître la personnalité de leur auteur ». Point de vue qui

peut être contesté, et qui le sera, car traiter la littérature du Moyen Age comme une littérature « personnelle », c'est en fausser le caractère essentiel, qui est d'être pour une bonne part collective et traditionaliste ; mais l'avantage incontestable est de rendre le tableau plus vivant et plus « réel », d'autant plus que M. Hélin agrémente son exposé de citations aussi nombreuses que le lui permet l'exiguïté de son ouvrage. Au reste, la considération des personnes ne le détourne pas d'observer et de suivre les grands courants, de déterminer les centres de culture littéraire, de dégager les tendances et les évolutions, de définir les formes et les aspects (style, versification, etc.).

La lecture de l'ouvrage ainsi conçu est facile, attrayante même, et il est à souhaiter que les étudiants profitent de l'occasion qui leur est offerte d'accéder par cette voie à un monde insoupçonné de la plupart.

L'ouvrage sera illustré par un choix d'extraits que M. Hélin pense donner dans la même Collection ; en attendant, un autre jeune savant belge, M. Boutemy, nous offre un recueil de textes qui répond au même besoin :

J. Marouzeau.

A. Boutemy, *Recueil de textes historiques latins du moyen âge écrits en Belgique ou s'y rapportant : textes narratifs (VII^e^-milieu du XII^e^ siècle)* : Ibid., 1943, 94 pages.

M. Boutemy a voulu procurer aux étudiants belges qui préparent la licence d'histoire un recueil de textes de dates et de sujets variés. Ils trouveront là, avec des commentaires et des notes, des extraits d'œuvres qui font partie de vastes et coûteuses collections ; et cette vingtaine d'auteurs nous fournissent, sur l'histoire médiévale des provinces belges, des témoignages précis. Activité littéraire dans les écoles religieuses, querelles de moines, relâchement du clergé et réformes, remous de la lutte entre le pape et l'empereur, affaires de sorcellerie, invasions, discordes, tout cela est remis en lumière ou se laisse deviner dans ces pages.

Les auteurs ont plus ou moins le souci du style ; des réminiscences de Virgile ou de Salluste voisinent avec des citations de Psaumes. Ces échantillons intéresseront aussi le grammairien ; l'orthographe, qu'avec raison l'éditeur s'est abstenu d'unifier, fait souvent penser à la phonétique des langues « vulgaires », et la syntaxe de ce bas-latin est assez proche de la leur. On notera les diminutifs remplaçant le mot simple et, en plus du vocabulaire chrétien, l'hébraïsme *iniquitatis populus* (p. 42).

R. Lebègue.

N. Clénard, Correspondance, publiée par Alphonse Roersch (Académie royale de Belgique, Collection des anciens auteurs belges, nouvelle

série, nº 2) : Bruxelles, Palais des Académies, 1940-1941, 3 tomes in-8º, XXIV-259, VIII-189 et XII-213 pages.

Il y a quarante ans, Victor Chauvin, dans la biographie de Clénard qu'il publiait en collaboration avec M. Roersch, émettait le vœu qu'on rééditât et traduisît les lettres de l'humaniste brabançon. Ce vœu est enfin accompli ; c'est M. Roersch qui s'est acquitté de la tâche, et de manière à mériter tous les éloges. Le tome I de cette belle édition contient soixante-deux lettres écrites par Clénard, dont douze ne figuraient pas dans les anciennes éditions. Des notes savantes et copieuses sur les correspondants, sur les personnes et les lieux nommés dans les lettres[1] et sur les citations (elles sont souvent empruntées aux *Adages* d'Érasme), remplissent le tome II. Le tome III renferme la traduction de quarante-deux lettres, M. Roersch ayant laissé de côté les billets, les avis au lecteur et quelques lettres d'intérêt secondaire. Dans les tables alphabétiques, les principales matières[2] sont mentionnées à côté des noms propres.

Parmi les épistoliers de la Renaissance, Nicolas Clénard conserve un rang très honorable. Sans doute, il ne vise pas à la pureté cicéronienne. Mais, quand il prend la plume, c'est pour dire quelque chose qui en vaille la peine. Malgré les apparences épaisses d'un Campinois, il a de l'humour : sur un ton naturel et bon enfant, mais relevé de malice, il décrit les mésaventures qui lui arrivent, les scènes et les usages dont il est le témoin au cours de ses voyages. Ses scènes d'auberges espagnoles et portugaises n'ont pas été surpassées pour le pittoresque et le comique. Il raconte avec une verve savoureuse ses malheurs équestres. Jusqu'à la fin de sa vie, malgré des tracas de plus en plus gênants, il conservera sa bonne humeur. Vous croiriez entendre un ami belge qui, devant une chope, vous raconte de bonnes histoires.

C'est un observateur digne de foi. Selon le cardinal Cerejeira, la lettre du 26 mars 1535 « fournit toute une explication de la décadence du Portugal », et encore aujourd'hui les voyageurs vérifient l'exactitude de certaines de ses remarques. Ses lettres nous renseignent sur la vie universitaire à Louvain, à Paris[3], à Salamanque, sur les voyages d'étudiants vers les Universités étrangères, sur le retentissement au Portugal de l'affaire des Placards, sur le Maroc, etc...

Il a beaucoup voyagé ; mais, s'il parcourt la France, l'Espagne, le Portugal et le Maroc, c'est moins pour obtenir une fonction bien rétribuée

1. Le travail de Mlle Forget sur P. Danès (*H. et R.*, III et IV) est omis.

2. Il y manque les expressions *Humanitas* et *Humaniores litterae* (cf. III, p. 9, 49, 61, 66, 136, 151, 184).

3. On se rappelle que M. Abel Lefranc a récemment commenté le témoignage de Clénard sur les progrès du grec et de l'hébreu à Paris en 1530.

que pour compléter son instruction et instruire les autres. Il a le goût, la bosse de l'enseignement. Ici, il a comme élève un petit garçon, là un nonagénaire, ailleurs un prince, chez lui ses jeunes esclaves nègres. Pour l'enseignement du latin, il prône la méthode directe.

C'est un philologue. Ses ouvrages grammaticaux ont eu un immense succès. Il pratiquait non seulement les langues classiques, mais aussi l'hébreu et l'arabe. Les lettres dans lesquelles il raconte comment il apprit, seul, l'arabe, à l'aide du texte hébreu et d'une version arabe du Psautier, méritent d'être lues par tout apprenti linguiste. Il espérait que les traductions arabes permettraient de reconstituer les œuvres mutilées de la littérature grecque.

Humaniste chrétien, il unit la tolérance au respect des devoirs religieux et au prosélytisme. Il n'a guère d'estime pour le haut clergé de Rome. Il décoche des traits contre les « sophistes » qui pratiquent à Paris les méthodes scolastiques ; et, à Salamanque, il prend part à la lutte contre les partisans attardés de la « Barbarie ». La mort d'Érasme, dont il utilise l'édition du Nouveau Testament, lui fait verser des larmes. Il voudrait qu'on employât, à l'égard des Hébreux et des Arabes, la persuasion, et non la violence : au lieu de brûler les premiers, les Espagnols devraient s'instruire dans la littérature hébraïque, afin de les convertir. A la fin de sa vie, s'il attachait tant de prix à la connaissance de la langue arabe, c'était moins pour faciliter l'étude des médecins et des philosophes arabes que pour former des savants qui réfuteraient, en langue arabe, la doctrine de Mahomet. Pour réaliser cet ambitieux projet, il sacrifia son intérêt pécuniaire et renonça à revoir sa chère patrie.

Un excellent pédagogue, un homme de cœur, un homme d'esprit, tel nous apparaît Clénard dans cette magistrale publication[1].

R. LEBÈGUE.

Chartes du Forez antérieures au XIV^e siècle, publiées sous la direction de G. GUICHARD, comte DE NEUFBOURG, E. PERROY, J.-E. DUFOUR. Tables, I, par E. PERROY ; II, par M^lle M. GONON : Mâcon, impr. Protat, 1944, 2 vol. in-4°, 404 & 384 pages.

Voici le précieux instrument qui doit permettre l'exploitation du si riche matériel des Chartes foréziennes (cf. cette *Revue*, t. XIV, 1936, p. 219 ; t. XX, 1942, p. 213). Ces deux volumes comprennent, tome I : p. 5-34 : Additions et corrections ; p. 35-62 : Table chronologique et analytique ; p. 63-340 : Table des noms propres ; p. 341-404 : Table des matières. Tome II : p. 1-294 : Table des noms des Notes ; p. 295-309 : Liste

1. M. Roersch vient de publier dans la *Collection nationale* belge un choix des lettres de Clénard qu'il a traduites.

des ouvrages cités dans les Notes ; p. 311-384 : Table des matières des Notes.

Il est aisé de se représenter tout ce que les chercheurs pourront tirer de ces catalogues : mine abondante pour la toponymie et l'anthroponymie, pour l'histoire régionale et pour celle des institutions, pour le droit, la religion, l'économie, enfin pour l'histoire du bas-latin et la lexicographie. Que de documents révélés par la simple revue de termes tels que *cens* (deux colonnes de renvois), *clergé* (neuf colonnes), *monnaie* (quatre colonnes), *professions*, *procédure*, etc. ! Que de mots et de formes à la disposition de l'historien de la langue : *faure*, *czavaterius*, *poipia*, *piblo*, *na* (= *à la*), *estra*, *murtrum*, *cutusa*, *roro* et *rolo* (*robur*)... !

Et ces index ne sont pas des listes muettes ; ils constituent des catalogues raisonnés, parlants, avec renvois, rapprochements, indices d'explications, suggestions de recherches. Travail de savants et de spécialistes, dont il faut louer la qualité comme l'ampleur, et dont on chercherait en vain l'équivalent, je crois, dans des publications similaires.

Dès maintenant, la tâche des dépouilleurs est achevée, et bien faite ; aux exploiteurs de documents d'en tirer parti.

J. Marouzeau.

Ouvrages scolaires.

J. Cousin, *Les études latines* : Le livre de l'étudiant, t. XV, Paris, Boivin, 1944, 133 pages.

Il m'est agréable de souhaiter la bienvenue à ce petit ouvrage, à la fois scolaire et savant ; et il est de ceux qui, ayant en vue l'initiation, ne croient pas devoir exclure de leur propos la vraie science et évitent de dissocier, comme on l'a fait longtemps, le scolaire du scientifique. La méthode proposée pour le thème, pour la version, pour l'explication de textes, est fondée sur une vue de l'évolution et de la structure de la langue, telle que M. Cousin l'expose dans un autre ouvrage (cf. ci-dessus, p. 254). Elle est trop en harmonie avec celle que j'ai moi-même proposée dans plusieurs ouvrages pour que je puisse y faire aucune objection.

Un intérêt majeur du livre de M. Cousin est d'offrir à l'étudiant une bonne bibliographie, méthodique et critique, du même ordre que celle que contient l'excellente initiation (non citée, je crois) de C. Bione : *Prodomos, avviamento allo studio della scienza dell'antichità classica.* Après quoi les apprentis latinistes n'ont plus aucune excuse pour n'être pas informés de quelque sujet que ce soit touchant leurs études. Seule objection de forme : pourquoi avoir réservé pour un chapitre spécial intitulé *Bibliographie pratique* (p. 104 et suiv.) une bibliographie qui, en fait, n'est qu'historique, alors qu'une autre bibliographie historique — con-